

L'ÉLEVAGE EN OREGON ET EN CALIFORNIE ⁽¹⁾

L'OREGON ET LA CALIFORNIE, DEUX DES TROIS ETATS DE LA COTE PACIFIQUE DES U.S.A., ONT LA SUPERFICIE DE LA FRANCE.

Ils s'étendent du 46° parallèle au nord (latitude de La Rochelle) au 33° au sud (plus méridional que Casablanca), sur environ 1.650 km.

La largeur maximum est de 600 km en Oregon.

Malgré ces dimensions, une certaine unité géographique marque cette région. A l'ouest tout d'abord, tout au long du Pacifique, une *chaîne côtière* (la *Coast Range*), zone de fractures et de tremblements de terre, qui perd de son altitude vers le sud.

A l'est de cette chaîne, une *plaine intérieure*, modeste en Oregon, importante en Californie, que domine, plus à l'est encore, une autre chaîne plus puissante : la *Chaîne des Cascades* au nord, la *Sierra Nevada* au sud, témoins d'un volcanisme ancien.

(1) Ce bref compte rendu des visites d'exploitations d'élevage qui furent effectuées es » de l'A.F.P.F. aux U.S.A. en juin 1972, dans le cadre du voyage d'études « Semenc est une œuvre collective.

Opérant parfois marginalement par rapport au groupe principal, un « commando-élevage », composé de cinq à six personnes selon les circonstances, a visité quinze élevages.

Les membres permanents de ce petit groupe se sont partagé les tâches : M. SAVARY et J.-M. DUPRE pratiquaient « l'inquisition », J.-C. DEGERMANN traduisait, J. COCHARD essayait d'enregistrer et aujourd'hui de vous rendre compte.

Au-delà, vers l'est, ce sont les Etats semi-désertiques ou désertiques de l'Idaho, du Nevada et de l'Arizona.

Le Pacifique tempère ces deux Etats côtiers : les hivers sont assez doux au nord, très doux au sud. Les étés sont frais en Oregon, chauds sans trop d'excès en Californie côtière, grâce au courant froid du Pacifique.

La pluviométrie diminue nettement du nord au sud et de l'est à l'ouest (les extrêmes étant 2.000 mm et 300 mm). Partout, on note une tendance à la sécheresse estivale.

La grande plaine intérieure californienne est très sèche. Elle doit sa richesse aux possibilités d'irrigation que lui donnent des nappes importantes et ses deux principales rivières : le Sacramento et la rivière de San Joaquin, qu'alimente la Sierra Nevada.

LES PRODUCTIONS FOURRAGERES

Il faut avant tout distinguer entre les zones intensives dans les terres riches et irriguées et les vastes régions où le caractère extensif est commandé par le relief ou l'absence d'irrigation.

*
**

1) En système intensif.

L'éventail des productions est, pour partie, lié à la latitude.

L'Oregon et le nord de la Californie possèdent des surfaces variables, selon les types d'exploitation, en *prairies permanentes ou temporaires*.

Les espèces les plus fréquemment observées sont : le *ray-grass d'Italie*, la *fétuque élevée*, le *dactyle*, mais aussi, à Tillamook, des *pâturins* qui nous ont paru beaucoup plus productifs que nos écotypes européens.

Ces prairies sont généralement irriguées, compte tenu de la sécheresse estivale, et exploitées par pâturage; mais aussi par l'ensilage. Leur fertilisation et leur exploitation nous ont paru d'un niveau moyennement intensif.

Dans le Sud et dans les très grandes unités d'élevage, la prairie cède la place à la stabulation permanente et à l'alimentation conservée.

Une mention particulière pour une très belle culture de trèfle violet, en cours de récolte destinée à l'ensilage, observée en Oregon.

L'éleveur semble tenir particulièrement à cet ensilage pour ses 225 laitières. Il le pratique avec addition de 0,500 kg de propionate de sodium en poudre par tonne de matière verte, pour un coût de 3,85 F par tonne verte, soit approximativement 2 centimes au kilo de matière sèche.

Mais c'est la *luzerne*, présente partout du nord au sud, qui peut être considérée comme le *pivot de la production fourragère* de cette immense région.

Le secret de son importance et de son intérêt tient à deux facteurs : *l'irrigation*, qui permet une production abondante et continue, et *la sécheresse estivale*, qui implique des conditions de récolte idéales.

Nous pouvons dire, pour avoir vu partout les animaux consommer du foin de luzerne, qu'il s'agit d'un produit qui n'a que peu de points communs avec ce que nous produisons dans nos pays à climat instable et avec nos techniques à vrai dire médiocres.

Les exploitants avertis et les techniciens sont, avant tout, très attentifs au stade de la coupe : toujours à moins de 10 % de fleurs et avant que les tiges nouvelles issues du collet de la plante aient atteint la hauteur de 6 à 7 centimètres, niveau où elles pourraient être coupées par la faucheuse, ce qui retarderait la repousse.

La coupe elle-même est exécutée par des faucheuses-andaineuses-conditionneuses à rouleaux (parfois automotrices) qui confectionnent de gros andains, qui vont sécher complètement au sol en deux ou trois jours, abrités du soleil par leur propre volume et sans avoir été retournés ni fanés. La reprise se fait (éventuellement la nuit, pour éviter les pertes) par les presses-ramasseuses à très haute densité, en balles de 40 à 50 kg liées à trois fils de fer.

Le chargement est assuré par les remorques spéciales, chargeuses automatiques de balles, ou même par des véhicules automoteurs du même type, pouvant rouler à 60 km/heure sur route. Ces véhicules assurent, par bascu-

lement de leur chargement à 90°, la confection directe des meules qui s'alignent parfois sur des longueurs de plusieurs centaines de mètres, dans les exploitations ou même au bord des champs.

Le résultat est un fourrage d'une extrême finesse de tige, possédant toutes ses feuilles, d'un vert intense et atteignant par ce traitement naturel les qualités d'un déshydraté supérieur : 210 g de protéine brute et 180 g de M.A.D. par kilo.

Le nombre de coupes varie de quatre à huit par an, selon les régions ; l'optimum étant atteint dans les zones désertiques irrigables les plus chaudes du Sud californien et du Nevada qui, spécialisées dans cette production, la vendent aux producteurs de lait et aux feed-lots d'engraissement.

Si ces conditions de production sont évidemment hors de nos possibilités, nous pouvons cependant retenir des techniques observées sur place *l'importance du stade de coupe* applicable à toute récolte, à toute espèce fourragère, en vue de tout type de conservation.

Deuxième pivot de la production fourragère : le *maïs destiné à l'ensilage*.

Ici, rien de très particulier, sinon que la culture du maïs est assez généralement pratiquée en rotation avec des *orges et des avoines d'hiver également ensilées*.

Le schéma-type du calendrier fourrager des grandes unités laitières en stabulation permanente est donc le suivant :

- *toute l'année, foin de luzerne*, source régulière et permanente des protéines au meilleur coût ;
- *de novembre à juin, ensilage de maïs*, semé en mai-juin (après orge ou avoine), irrigué, ensilé en septembre-octobre ;
- *de juin à novembre, ensilage d'orge ou d'avoine d'hiver*, semées en octobre, ayant bénéficié des pluies hivernales, ensilées au stade immature en mai-juin.

6 La règle générale est le silo-couloir de grandes dimensions : 12 à 15 m de large, 4 m de haut (16.000 t, chez Mr RAU), parfois en libre-service,

mais généralement désilé simplement avec chargeur frontal sur tracteur, remplissant une remorque ou un camion à distribution latérale, le concentré étant parfois ajouté grossièrement sur l'ensilage dans le véhicule.

Les silos-tours sont très rares et généralement inutilisés.

Comme on le voit, ce schéma reposant sur la luzerne irriguée d'une part et deux cultures successives dans la même année d'autre part est d'une forte intensivité.

*

**

2) En zones extensives.

Tout est complètement différent. Dans les « ranges », c'est-à-dire dans les collines et dans les montagnes, la technique consiste à faire exploiter par l'animal (jeunes d'élevage ou vaches allaitantes) l'herbe aux saisons où elle est présente : de mai à octobre dans les montagnes du Nord (« Cascade Range » d'Oregon) ou d'octobre à mai, seule saison pluvieuse, dans les « Coast Ranges » de Californie.

Des essais d'aménagement de ces collines ingrates sont en cours avec les services de Développement des Universités : débroussaillage sommaire, brûlis sous contrôle des forestiers et, en octobre, semis de *Phalaris tuberosa* et de trèfle souterrain.

Ces « ranches » ne peuvent être que de dimensions importantes (plusieurs milliers d'acres), compte tenu du croît faible et irrégulier : 60 à 160 kg à l'hectare.

Ils appartiennent souvent à des exploitations de plaine (lait ou viande) auxquelles ils servent pour l'élevage des jeunes.

LES EXPLOITATIONS

Dimensions.

On commence à savoir que les Etats-Unis ne sont pas autant qu'on le pensait le pays des exploitations agricoles géantes et que dans leur majorité les fermes américaines sont familiales ou avec un nombre limité de salariés.

Bien sûr, ce pays de la libre entreprise comporte aussi des unités très importantes dont certaines sont intégrées à des groupes financiers qui se sont brusquement intéressés à la « terre » (placement et outil de production) et à l'agriculture après qu'un rapport du Département de l'Agriculture eut, en 1964, prédit l'énorme accroissement des besoins alimentaires mondiaux, liés à la croissance démographique d'ici la fin du siècle.

Le fait récent est la stabilisation et même le reflux et parfois les spectaculaires faillites de cette « corporate invasion » — invasion des grandes sociétés qui provoqua d'ailleurs une sorte de poujadisme.

La revue *Fortune*, peu suspecte d'anticapitalisme, analyse ce phénomène dans un article d'août 1972 et évoque, pour l'expliquer en partie, le vieil adage que le « facteur essentiel du profit en agriculture est l'ombre du fermier sur sa propre terre ».

*

**

Bien entendu, exploitation « à responsabilité personnelle » ne signifie pas tout à fait la même chose aux U.S.A. qu'au Périgord ou dans les Flandres.

La faible population agricole sur un immense territoire, le bas prix relatif de la terre surtout à l'origine des installations, la nécessité de la mécanisation, de la spécialisation et de l'organisation pour assurer la productivité du travail (ressource rare) devant l'énormité de la tâche, ont modelé un type d'exploitations plus grandes et surtout plus spécialisées que les nôtres, à quoi d'ailleurs ressembleront de plus en plus nos fermes européennes pressées par la concurrence et contraintes à l'efficacité du travail par l'exode rural.

Revenons aux exploitations d'élevage.

Même si nous négligeons les cas marginaux, comme cette ferme de la Californie riche où des sonnailles attirèrent notre attention sur une étable délabrée où un homme trayait à la main une douzaine de vaches dans un nuage de mouches, nous avons été frappés par la *diversité des situations*.

Pour en donner une idée, mais surtout pour indiquer quelle est la dispersion de cette diversité, la série de chiffres qui suit donne l'effectif des



FIGURE 1

Chantier d'ensilage de trèfle violet en Oregon, chez M. COUSSENS
Avant d'être repris, le fourrage est mis en andains
à l'aide d'une faucheuse-conditionneuse

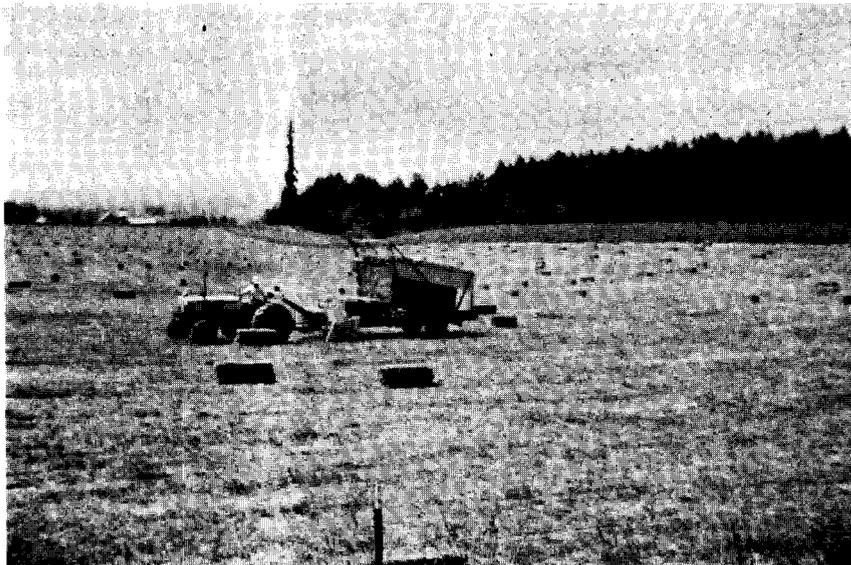


FIGURE 2

Chargement automatique des balles de luzerne,
pivot de la production fourragère des Etats de l'Ouest

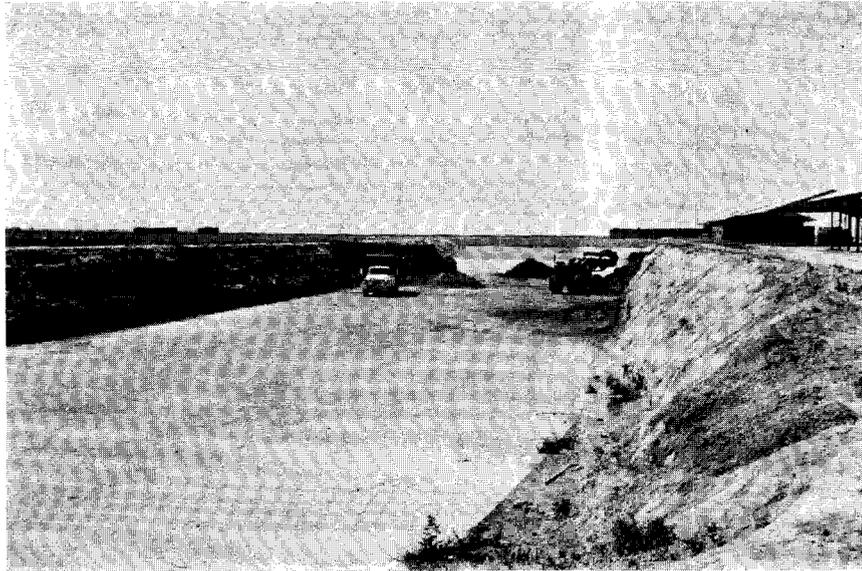


FIGURE 3

Silo-couloir d'une capacité de 16.000 tonnes
à la ferme de M. RAU (Californie)

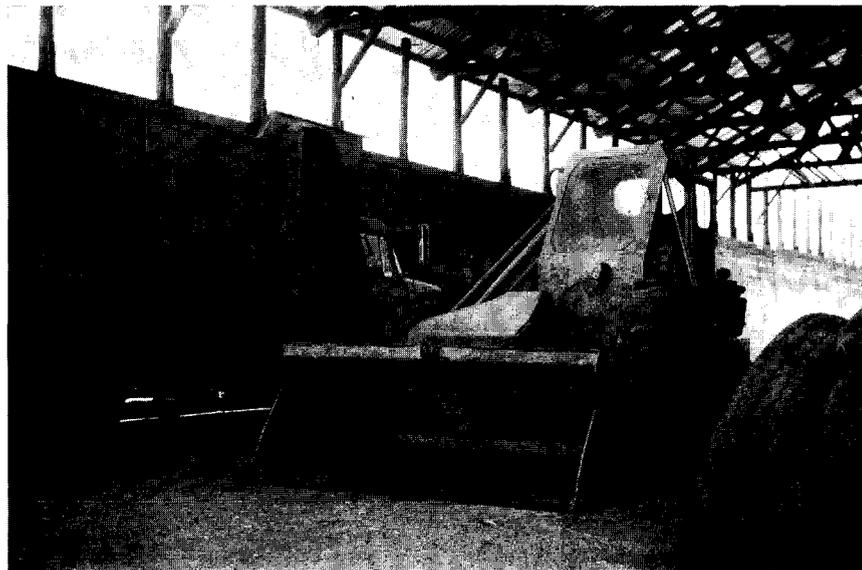


FIGURE 4

Bulldozer servant à la reprise de l'ensilage
et au chargement de camions à distribution latérale
Ferme de M. GIBSON en Oregon

vaches laitières dans onze fermes visitées : 95, 110, 120, 200, 225, 250, 475, 600, 740, 1.200, 2.700.

Il est remarquable que dans chacune de ces exploitations nous avons eu une semblable impression de santé économique et de satisfaction des hommes. Ce qui semble indiquer que chaque « structure », comme on dit, a trouvé une solution à son cas particulier.

Presque toujours, cette solution passe par la simplification, la spécialisation et l'utilisation prioritaire d'un facteur de production favorable.

Par exemple, à Tillamook (Oregon), les deux plus petites fermes visitées, 52 hectares chacune, dans une zone de polders favorables à l'herbe et à la pâture, ont choisi de consacrer le moins possible de terres, de capitaux et de travail à la production fourragère destinée à l'hivernage, mais de concentrer leurs moyens financiers et humains (deux hommes par ferme) sur les animaux et les prairies.

Respectivement, 95 et 110 vaches et 80 et 100 génisses pâturent de mars à novembre (seul l'excédent de printemps est ensilé).

L'hivernage est ainsi pratiqué, pendant quatre ou cinq mois, dans un système que l'on peut considérer « hors sol » puisque les fourrages sont achetés à ceux des voisins, également spécialisés, qui ont choisi de les produire.

Il s'est ainsi créé un marché du foin de luzerne et, ce qui est plus étonnant, de l'ensilage de maïs.

Celui-ci peut revêtir plusieurs formes : vente par le producteur du maïs sur pied ; maïs récolté par le producteur et livré dans les silos de l'éleveur ; ou, plus surprenant encore, maïs ensilé chez le producteur et livré tous les jours ou tous les deux jours chez l'éleveur, en hiver.

Même dans les exploitations plus importantes, nous avons trouvé, pour des raisons variées, des solutions très diverses allant de la production fourragère assurée en totalité par la ferme (céréales comprises), jusqu'à la totalité des achats à l'extérieur.

L'extrême étant atteint, près de Los Angeles, dans la ferme laitière dirigée par Alain LUCAS, où 2.700 vaches vivent sur 66 hectares, dont 16 consacrés aux paddocks et aux bâtiments. Les 50 hectares restant sont de la prairie recevant, en irrigation, une partie des lisiers et permettant aux vaches taries une cure de pâturage entre deux lactations.

Ici, tout est acheté, à savoir, par vache et par jour, en juin dernier :

- 22,600 kg de luzerne verte,
- 8,100 kg de maïs ensilé,
- 4,500 kg de foin de luzerne,
- 5,900 kg de concentrés.

Ces charges d'alimentation représentent environ 50 % du prix du lait.

Ici, la concentration du troupeau a conduit à pousser au maximum la productivité du travail : les renseignements recueillis nous montrent que chacun des trente membres du personnel (cadres compris) a contribué à produire en moyenne, dans la dernière année, 630.000 kg de lait, plus les veaux mâles vendus à la naissance et 600 génisses élevées sur place jusqu'à six mois.

L'élevage des jeunes femelles, dans cette affaire qui est une société de trois personnes, est assuré dans un « ranch de pâture » de 440 hectares, en Californie du Nord.

Le nombre total des bovins de cette société est de 5.600.

Cette spécialisation poussée des exploitations, cette complémentarité entre producteurs, basée sur le développement des échanges commerciaux et sur la puissance et la rapidité des transports routiers ont été un de nos principaux sujets de réflexion.

Il nous a paru qu'elle pourrait résoudre, chez nous comme là-bas, certains de nos problèmes : celui de l'exiguïté de beaucoup de nos fermes auxquelles une forte spécialisation redonnerait, sans augmentation de surface, une dimension économique suffisante, celui de la médiocre utilisation de

capitaux trop rares dispersés dans trop de directions, celui de l'utilisation insuffisante de facteurs de productions favorables (ici l'herbe, là le maïs...).

Cependant, tout système a ses limites et ses contraintes.

De tels échanges, une telle complémentarité reposent sur la sécurité des sources d'approvisionnement pour les éleveurs et des débouchés pour les producteurs végétaux. La solution est-elle dans des contrats particuliers, dans des contrats plus collectifs, ou dans la création progressive d'un vaste libre marché ? Nous ne pouvons présumer.

Mais *d'autres limites existent* auxquelles nous commençons à être sensibles et que l'on pourrait qualifier d'écologiques : spécialisation, concentration d'animaux, monoproduction végétale arrivent à buter sur des contraintes biologiques ou économiques.

Citons-en quelques-unes qui apparaissent déjà : les élevages industriels savent les difficultés que représente l'élimination des déjections des animaux, qui aboutissent soit à des pollutions, soit à des nuisances, soit à des coûts prohibitifs d'épuration, *soit au gaspillage d'éléments fertilisants par destruction ou par excès d'apport aux cultures.*

La monoproduction végétale comporte, elle aussi, ses dangers parmi lesquels la dégradation probable des sols, par la culture répétée du maïs-ensilage, par exemple.

Si nous allons vers la spécialisation, la complémentarité économique des exploitations agricoles devra sans doute *s'étendre jusqu'à une complémentarité agronomique* et technique ayant pour objet le maintien de la fertilité et de l'équilibre organique et biologique des sols, ainsi que le recyclage des éléments fertilisants dans les perspectives de rareté qui sont celles du siècle prochain.

Les bâtiments.

Nous serons brefs, ce sujet n'étant qu'accessoirement du domaine de l'A.F.P.F.

Une constatation : le climat tempéré ou chaud, selon la latitude, de la côte ouest des Etats-Unis permet dans cette région un allègement sensible de la charge financière des bâtiments d'élevage.

La règle est l'étable à logettes dans le nord, le paddock par lot de 100 vaches avec abris très légers dans le centre californien, pour en venir aux paddocks pratiquement sans abri dans le Sud.

Ce sont également les paddocks à l'air libre, multipliés indéfiniment, qui sont la règle des feed-lots d'engraissement.

Les difficultés majeures proviennent de la saison pluvieuse hivernale qui transforme ces paddocks en bourbiers.

La solution est le bétonnage des trottoirs d'accès des animaux aux auges et la constitution, au centre du paddock, de monticules (moitié terre, moitié déjections) où se réfugient les animaux.

Cet état de choses a conduit à adopter dans les élevages laitiers des installations perfectionnées de lavage par douche ascendante des vaches avant la traite. Là aussi le climat hivernal doux est favorable.

Comme partout à travers le monde, semble-t-il, le problème du *lisier* n'est pas ou est mal résolu.

La traite.

Fait curieux : il nous est apparu que la traite, l'une des opérations les plus coûteuses en temps de travail, n'avait pas reçu dans ces élevages les solutions spectaculaires auxquelles nous nous attendions.

Les installations assez classiques que nous avons visitées, soit en tandem, soit en herring-bone, soit en stalles parallèles, ne permettent pas de dépasser des performances de 30 à 40 vaches par heure et par homme. Ce qui conduit, dans les gros effectifs, à des durées de traite extrêmement longues, de quatre à sept heures par traite. Donc, dans les cas extrêmes, traite de jour et traite de nuit et transformation des vachers en simples trayeurs du type O.S.

Contrairement à notre attente, le problème de l'amélioration des conditions de travail ne semble pas préoccuper à court terme les éleveurs, tant que des Mexicains nombreux se pressent à la frontière.

Pendant, un syndicalisme puissant, celui de César CHAVEZ, commence à modifier les rapports entre employeurs et salariés dans les plus grandes exploitations.

Il semble qu'après une longue période d'expectative due à des erreurs dans le passé, les éleveurs laitiers s'intéressent à nouveau aux salles de traite rotatives : les questions qu'ils posaient à notre groupe étaient nombreuses.

LES PRODUCTIONS ANIMALES

Les animaux.

Alors que la viande aux Etats-Unis et dans les feed-lots de Californie est obtenue par un extraordinaire mélange de races bovines pures et croisées, le lait est l'affaire d'une race unique : la Holstein qui, dans sa sélection américaine beaucoup plus grande, plus lourde, moins élégante sans doute que nos Pie-noires européennes miniaturisées, est une usine à lait hautement spécialisée.

Sur ce point non plus nous ne nous étendrons pas ; citons seulement quelques chiffres :

La Californie, troisième Etat des Etats-Unis pour le nombre des vaches et la production du lait (après l'Etat de New York et le Wisconsin) a une production moyenne de 5.300 kg par vache et par an.

Mais les onze bonnes étables visitées, qui totalisaient plus de 6.700 vaches, représentent, d'après les résultats du contrôle laitier qui nous ont été communiqués, une moyenne de 7.200 kg par vache et par an.

Même si ce chiffre est optimiste et est obtenu sur plus de trois cents jours, même si la consommation de concentrés est élevée (de 1,800 t à 2,700 t par an) — et comment ne le serait-elle pas avec ces productions ? — nous devons reconnaître à ces animaux un potentiel génétique qui nous a laissés tout à la fois rêveurs et scandalisés.

Des dizaines de missions officielles ou professionnelles ont visité les U.S.A. depuis 1945 : ces performances n'ont pas pu leur échapper — ou bien je n'ose les qualifier ; or il a fallu attendre 1967 pour que se réalisent les premières importations de Holstein canadiennes, contre une véritable opposition administrative (et professionnelle) et ce n'est qu'en 1972 que quelques doses de semences Holstein américaines sont entrées en France, alors que l'Italie a désormais des années d'avance.

Notre conclusion est que, mal informés, les éleveurs français se sont fixé des objectifs et des moyens de sélection et de production tellement modestes qu'ils partent dans la compétition mondiale avec des handicaps qu'ils se sont fixés eux-mêmes.

*

**

Quelques questions encore sur ces troupeaux.

Ces hautes performances s'accompagnent-elles d'une faible longévité des animaux, ou d'une carrière écourtée ?

La réponse nous paraît assez difficile. C'est entre 20 et 35 % que nos interlocuteurs ont situé le pourcentage annuel de leurs réformes.

Le taux le plus élevé ne signifiant pas nécessairement une usure, une infécondité ou un état sanitaire anormaux, mais souvent une volonté de sélection très sévère.

Nous avons généralement relevé le chiffre de 10 % pour les réformes liées à la seule stérilité.

Ces chiffres nous ont paru assez proches de ce que nous connaissons en France, ainsi d'ailleurs que l'intervalle moyen entre vêlages ou « calf-index », de 12,5 à 13 mois.

Comme chez nous, nous notons la vaccination antibrucellique entre trois et six mois.

Waren GIBSON, à Junction-City (Oregon) nous a énuméré les maladies contre lesquelles il pratique une vaccination polyvalente inconnue chez nous : leptospirose, vibriose, anémie infectieuse, diarrhée entéritique, para-influenza.

Le lait.

Les producteurs de lait interrogés dans les deux Etats d'Oregon et de Californie sont satisfaits de leur sort.

Cette satisfaction s'accompagne d'un souci de préserver cette situation favorable, c'est-à-dire de maintenir un marché équilibré entre la production et la consommation.

Le moyen qui a été mis en œuvre s'apparente à un système de « quota » proche de ce que nous connaissons dans le Marché commun pour la betterave sucrière.

Est payé à son prix le plus élevé, selon un barème intégrant la matière grasse d'une part et l'extrait sec non gras d'autre part, le lait de haute qualité bactériologique (moins de 50.000 germes avant pasteurisation), mais ceci *dans les limites du volume correspondant à la consommation en nature*. C'est le lait dit de « grade A ».

Les quantités qui excèdent ce « quota » ou dont les normes bactériologiques sont comprises entre 50.000 et 200.000 germes, sont classées « grade B » et passent en fabrication notamment fromagère. Il est question d'abaisser à 35.000 germes la norme pour le « grade A ».

A plus de 200.000 germes, ou avec présence importante de leucocytes, après avertissement, le lait est refusé.

Le pourcentage de « grade A » dans *chaque laiterie* dépend donc de l'importance de son marché de lait de consommation en nature.

Ce pourcentage est connu du public, car l'Etat suit fiscalement les compagnies laitières, contrôle la destination des laits et fait régner une certaine transparence.

Les contrats de gré à gré, renouvelables annuellement, entre producteurs et industriels sont donc débattus en connaissance de cause.

Ces contrats s'établissent en général sur la base de 80 % en « grade A ».

Si le fermier n'atteint pas son contrat, la base nouvelle repart de son dernier volume annuel.

Bien entendu, qui dit quota ou contingent dit aussi tractations sur ces contingents. Les détenteurs de contrats favorables peuvent négocier la cession de ces contrats moyennant une somme basée sur l'unité vache (de 500 à 700 F par vache).

Le marché est en expansion, non pas pour la consommation par tête qui stagne, mais à cause de la croissance démographique de ces régions.

Quelques prix.

Nous avons gardé, pour cette énumération, la parité franc-dollar de juin 1972, qui était à peu près de 5 francs pour 1 dollar.

Lait « grade A » :

— de 7,35 dollars les 100 livres, soit 0,81 F le kilo (0,785 F le litre)

— à 4,5 dollars les 100 livres, soit 0,49 F le kilo (0,47 F le litre).

Lait « grade B » :

— de 5 dollars les 100 livres, soit 0,55 F le kilo (0,53 F le litre)

— à 4,5 dollars les 100 livres, soit 0,49 F le kilo (0,47 F le litre).

Aliments concentrés (généralement trois céréales et tourteau de coton) : de 0,41 F à 0,44 F le kilo.

Foin de luzerne : 0,22 F le kilo.

Génisses ou vaches amouillantes : 500 à 600 dollars, soit 2.500 à 3.250 F.

Veaux mâles à huit jours : 40 à 50 dollars, soit 200 à 250 F.

Salaires mensuels des vachers : 600 à 750 dollars, soit 3.000 à 3.750 F.

Salaires des responsables d'élevage : 900 à 1.000 dollars, soit 4.500 à 5.000 F.

Généralement six jours de travail de dix heures (parfois seulement un dimanche sur deux). Dix jours de congés annuels. Cotisations sociales : 4,8 % pour l'employeur. Assurances accident : 14 %.

La viande.

Nous n'avons visité que quatre élevages et notre documentation directe est moins abondante que sur les fermes laitières.

Mais nous devons au Professeur RONNING, de l'Université de Davis, une information générale sur cette production en Californie.

Bien sûr, quand il est question de la viande en Californie, c'est le « feed-lot » de plusieurs dizaines de milliers de têtes, popularisé par de nombreux reportages, qui constitue la toile de fond mais qui, également, risque de fausser les perspectives.

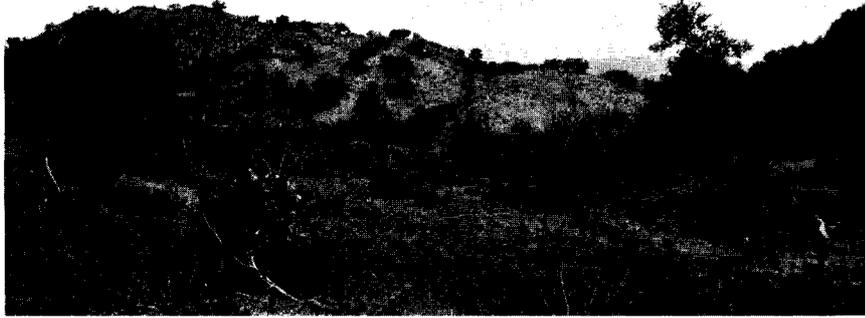


FIGURE 5

Zone des « ranges » en Californie :
collines en cours d'aménagement près de San Luis Obispo
La végétation arbustive est défrichée dans un premier temps



FIGURE 6

Ferme située dans les « ranges ».
Les zones les plus accessibles sont déjàensemencées en prairies
On aperçoit des animaux en croissance pâturent ces nouvelles prairies

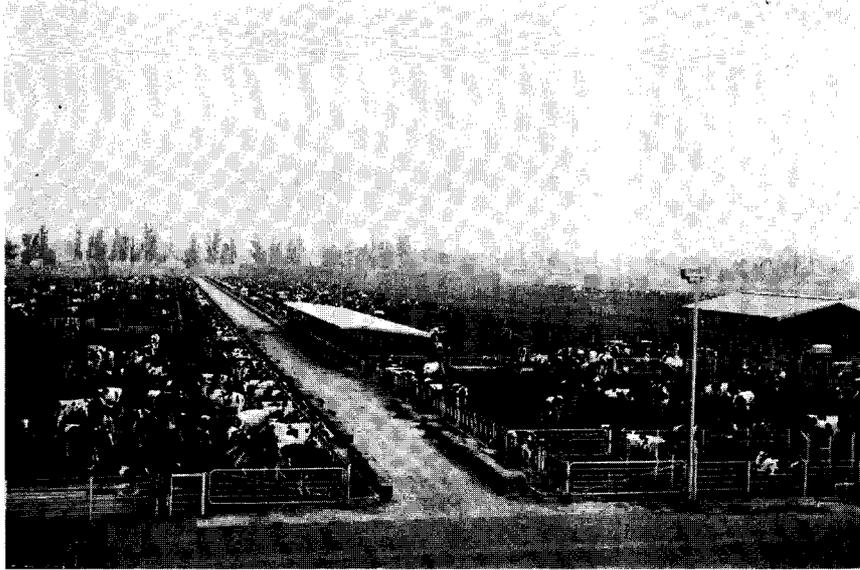


FIGURE 7

Unité laitière la plus importante
parmi celles visitées par la mission A.F.P.F. :
2.700 vaches laitières à la ferme de M. Alain LUCAS (Los Angeles)



FIGURE 8

Dans cette ferme, où la traite est continue sur vingt-quatre heures,
toutes les vaches sont lavées grâce à des jets verticaux fixés au sol
sur l'aire d'attente

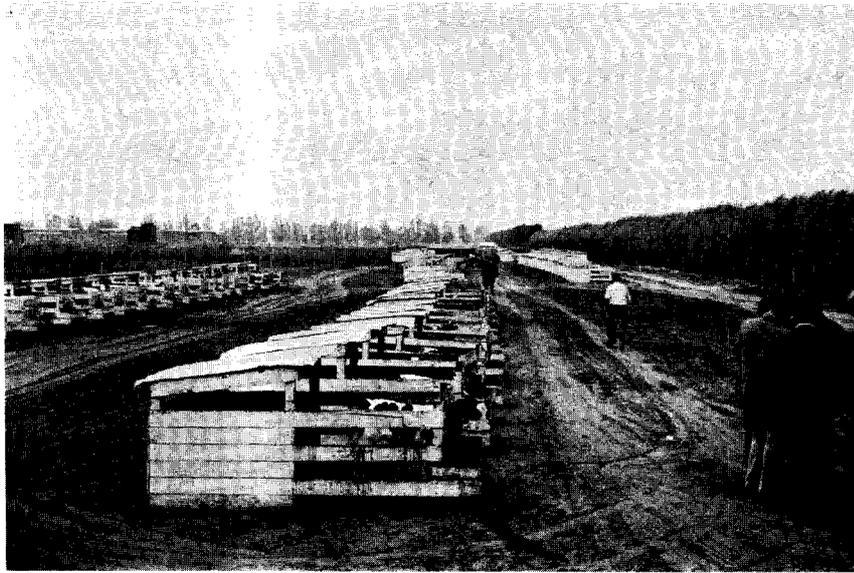


FIGURE 9

Toujours dans la ferme de M. Alain LUCAS, à Los Angeles :
les veaux femelles sont élevés sur place
dans des batteries de cases amovibles, largement répandues aux U.S.A.
A six mois, les génisses seront envoyées dans un « ranch » de pâture

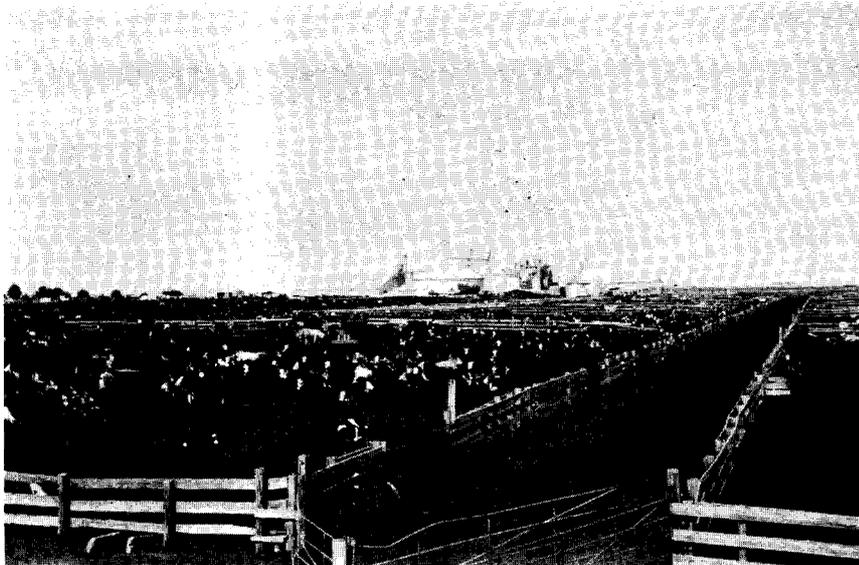


FIGURE 10

Vue partielle d'un « feed-lot » dans la région de Fresno (Californie).
Des animaux de toutes provenances, de toutes races, sont assemblés
pour y être engraisés



FIGURE 11

Aux U.S.A., la sélection laitière a permis d'atteindre des niveaux de production insoupçonnés en Europe. La moyenne des étables visitées s'élève à 7.200 kg/vache/an. Vache Holstein au pâturage en Oregon



FIGURE 12

Des races françaises, dont la première en date était la Charolaise, servirent à améliorer par croisement le rendement en viande des races traditionnelles d'origine anglaise. Présentation d'un taureau charolais « américain »

Il faut, au contraire, avoir à l'esprit la diversité des situations. D'ailleurs, le « feed-lot » est la phase terminale de la production de viande et il est urgent de connaître ce qui se passe avant, et sans quoi il n'y aurait pas de « feed-lot ».

Et d'abord, il faut rappeler *qu'un tiers* de la viande provient *des fermes laitières* :

200.000 vaches de réforme,

350.000 mâles,

150.000 femelles.

- Les veaux laitiers sont vendus le plus tôt possible (à trois ou quatre jours) ;
- ils commencent leur vie en batterie d'allaitement pendant douze semaines ;
- puis ils sont élevés, soit assez intensivement *en pâtures irriguées*, sur la côte, entre San Francisco et Los Angeles, soit plus extensivement en pâtures non irriguées, pendant les trois ou quatre mois où il y a de l'herbe (voir plus haut, chapitre des productions fourragères extensives).

Il semble que ce soit généralement le poids de 600 livres (270 kilos) qui marque la fin de ce stade de l'élevage et le passage au stade suivant, le « feed-lot ».

Ces veaux laitiers paraissent compétitifs avec d'autres animaux pour la production de viande, au cours de cette période d'élevage au pâturage.

Gino PEDRETTI, à El Nido, qui élève concurremment des Holstein et des Hereford, vend mieux ses Hereford mais gagne plus à l'acre avec ses Holstein.

Une partie des deux autres tiers (1.600.000 bêtes) provient *de troupeaux de races à viande* localisés dans les collines et les montagnes du nord, où *la vache allaitante* conduit en six mois son veau au sevrage à 270 kilos, poids qui le destine directement au « programme riche » du « feed-lot ».

Les races principales de ces troupeaux à viande sont : la Hereford, l'Angus et la Shorthorn.

Des croisements sont pratiqués avec la Maine-Anjou, la Limousine, nouvelles venues, et la Charolaise, en légère régression.

C'est évidemment, en général, *le système extensif* qui est la règle : les fermes sont étendues (de 400 à 2.000 hectares). Certaines pratiquent la transhumance, de plus petites disposent de pâtures communales et l'unité minimum de production estimée rentable par le Pr RONNING est de 250 vaches.

Mais il y a une grande variété de situations climatiques, géographiques et agronomiques.

Il apparaît ainsi des degrés variables d'intensivité à l'intérieur même d'un système considéré comme extensif.

La pluviométrie commande la proportion à affecter aux fourrages à conserver. Elle commande aussi les vélages : octobre-novembre dans le Sud, début du printemps dans le Nord.

On essaie même actuellement de mettre au point *des vélages toute l'année* pour s'adapter aux exigences du marché de l'engraissement et des besoins des « feed-lots ».

En ce cas, la vache est tarie très rapidement, inséminée aussitôt et elle remplit en principe plus facilement.

Expérimentalement, on a obtenu un veau par neuf mois. Ces veaux sont allaités artificiellement comme les veaux laitiers.

La dernière partie des veaux élevés et abattus en Californie est *née à l'extérieur* et vient parfois d'Etats situés à des milliers de kilomètres (Texas, Georgie...).

Ils arrivent sevrés à 90 kilos, puis sont nourris sur pâtures (irriguées ou non) avec un peu de concentrés (selon les fermes) jusqu'au poids de la vente au « feed-lot », soit 600 livres (270 kilos).

En conditions intensives, entre 90 et 270 kilos, ils prennent de 950 à 1.100 g par jour.

En année sèche, comme l'année dernière, près de San Luis Obispo, les 1.000 têtes d'un ranch très extensif de 2.000 hectares, en cours d'aménagement, n'ont pris que 60 kilos en huit mois.

Le spectacle d'un « *feed-lot* » de 45.000 têtes apparaissant au milieu de la plaine, dans la région de Fresno, est un peu irréel. Paddocks à perte de vue, quadrillage géométrique d'allées de service qu'empruntent les camions alimentateurs et les citernes arrosant les animaux pour les rafraîchir, mirador de surveillance, éclairage nocturne suppléant, quand il faut, le clair de lune, dont on a découvert qu'il favorisait la consommation et la croissance, désinsectisation mensuelle par avion, kaléidoscope d'animaux de toutes couleurs et de toutes formes, où la haute bosse d'un croisé zébu voisine avec le parallélépipède noir, court sur pattes de l'Angus et la « face blanche » du Hereford ; enfin, à une extrémité, l'usine d'aliments, étincelante avec ses silos, ses éleveurs et ses stocks de céréales en plein air : montagne d'orge qui s'élève comme un tas de minerai sur le carreau de la mine.

Cela est pour le moins « dépayçant ».

Ici, les animaux accomplissent la dernière partie du parcours, de 600 livres à 1.200 livres (540 kilos), avec les rations riches : au début, 70 % de concentrés (maïs, orge, sorgho), 30 % de fourrages grossiers (foin de luzerne et maïs ensilé) et, pour finir, 90 % de concentrés.

La croissance, pendant cette période, est de 1.350 à 1.580 g par jour.

La zone désertique est recherchée pour les implantations, car le grand ennemi du « *feed-lot* » est l'humidité et la boue.

Il est important de noter que si l'animal sortant de « *feed-lot* » est dans l'ensemble jeune et a subi un engraissement très intensif, il est cependant assez différent de ce que nous appelons le « *baby-beef* ».

Une partie plus ou moins longue de son existence s'est passée en plein air et en pâture, où sa fonction biologique a été de grandir sans engraisser et

sa fonction économique de récolter à peu de frais des unités fourragères grossières à faible coût.

La saveur du « steack » américain, unanimement appréciée, semble plaider en faveur de cette technique de production.

En conclusion, le Professeur RONNING estime que chacun de ces stades très compartimentés et spécialisés de la production de viande (naisseur, éleveur d'allaitement, éleveur du deuxième âge intensif ou extensif des collines ou des plaines, engraisseur) gagne bien sa vie, car les prix sont élevés et il n'y a besoin d'aucun subside de l'Etat.

Le pays manque de viande, le maigre, qui arrivait autrefois du Mexique, est rare et cher et les U.S.A. importent maintenant de la viande « finie » d'Australie. On ne croit pas à la baisse.

Quels sont ces prix estimés favorables ?

Le veau de 90 kilos : 140 dollars (700 F).

A l'entrée en « feed-lot », le Hereford se vend de 3,80 F à 4,40 F le kilo vif. Le Holstein 3,50 F le kilo vif.

A la sortie du « feed-lot » : 4,00 F le kilo vif.

Ce sont les prix les plus élevés depuis vingt ans. Certains y voient la confirmation du fait que le monde est engagé dans une conjoncture alimentaire, sinon de pénurie, du moins d'une certaine rareté, au moins sectorielle.

LES HOMMES

Pour être complet, il faudrait terminer ce rapport technique et économique par un chapitre sur les hommes.

Car, que sont les techniques sans les hommes qui les utilisent ? Il suffit de regarder et comparer d'un pays à l'autre à travers le monde pour que les différences éclatent, mais ce serait l'objet d'un autre rapport qui eût demandé une préparation beaucoup plus longue.

Contraints à la modestie dans notre jugement, nous retiendrons à propos de l'« homme américain » les deux aspects apparemment contradictoires, qui nous ont le plus frappés : la *diversité* et l'*unité*.

DIVERSITE des origines et des tempéraments :

- Le Flamand rude et matois, Rémi COUSSENS, dont la fille de dix-sept ans conduit le camion sur le chantier d'ensilage.
- Mr HATT, l'Anglais distingué, éleveur partiel. Cadre supérieur dans l'électronique le jour, champion du mouton intensif le soir avec son épouse (20 hectares, 300 brebis, 400 agneaux).
- Waren GIBSON, fils de Finlandais, responsable, au sens le plus direct et matériel du mot, des 475 vaches de sa famille.
- Gabriel LE CHEVALLIER, Normand du Calvados, heureux de nous recevoir et qui déjà ne trouve plus ses mots en français.
- Le professeur de l'Université de Corvallis, qui nous conta l'immigration de son arrière-grand-père, fuyant l'Allemagne de Bismark et du Kulturkampf.
- Mr RAU, autre Allemand, mais celui-là au crâne rasé à la Von Stroheim et qui fait régner un ordre prussien sur ses 1.200 vaches.
- Gino PEDRETTI et sa charmante famille, qui ne voulaient pas nous laisser partir.
- Les habitants de la Souza's Farm, au patronyme portugais.
- L'athlétique Alain LUCAS, à la généalogie compliquée, où les sangs indien, français, irlandais semblent avoir produit un puissant effet « d'hétérosis ».
- Dick EIDE, l'ancien « marine » du Pacifique, le rude conseiller des fermes laitières du Comté de Fresno, fier de son « job », et qui nous a consacré de longues heures.
- Et tous les visages d'hommes au travail rencontrés dans les fermes...

Mais UNITE dans un même comportement, qui est d'abord celui d'être *Américains*, ce qui signifie être les *créateurs d'un monde*, qui avant eux était vierge, sinon d'humanité, du moins d'empreinte humaine et en avoir la conscience et la fierté, même s'ils sont fraîchement immigrés.

Tous ces hommes se définissent par l'*action*, mais une action d'un style qu'on ne rencontre, semble-t-il, qu'aux Etats-Unis, intense, organisée, efficace.

L'action d'hommes qui se sont mesurés et se mesurent encore à une tâche géante : un espace immense à dominer avec une poignée d'hommes, dans un délai infime à l'échelle de l'humanité.

Orgueil peut-être, ou simplement richesse de nature : ils semblent bien décidés à continuer à ne rien devoir qu'à eux-mêmes, quelles que soient les tâches de demain.

J. COCHARD,
Agriculteur-éleveur,
Président honoraire de l'A.F.P.F.